

CINEMA

Le solo du pianiste

Roman Polanski frappe fort avec sa vision crue de l'holocauste dans "The Pianist", le film qui a reçu la Palme d'Or à Cannes.

Tandis que les premières bombes annoncent l'invasion de Varsovie par l'armée hitlérienne, un jeune pianiste continue obstinément à jouer le "Nocturne" de Chopin dans la station de radio et refuse de suivre les gens qui se pressent à quitter l'immeuble. En vain, puisque la beauté des airs du piano est brutalement ensevelie sous le bruit des détonations. L'émetteur étant détruit, Wladyslaw Szpilman est forcé d'interrompre son travail. Ce ne sera que six ans plus tard qu'il pourra reprendre son métier de musicien à la même station de radio. Entre-temps il devient témoin des actes terribles et imprévisibles de

l'occupant nazi: la vie des Polonais-Juifs devient le jouet préféré des nazis. Un geste ou une parole de trop peut signifier la mort, qui frappe de façon aléatoire et avec la rapidité de l'éclair.

Szpilman voit ses parents, frères et soeurs monter dans les wagons du train de la mort, tandis qu'il est sauvé au dernier moment. Pendant que les trains vers Treblinka se remplissent et que le ghetto se vide, la caméra suit de près les pas du pianiste dans son solo de survie, un rôle interprété à merveille par le jeune acteur américain Adrien Brody ("Bread and Roses"). Szpil-

man reste soumis à la bonne volonté de Polonais qui le cachent dans des endroits secrets. Il est contraint au silence et à la solitude. Il ne peut répéter des airs de musique que dans sa tête. A chaque seconde il doit rester sur ses gardes, toute rencontre avec un être humain pourrait signifier sa mort. Rien n'est plus sûr. Proche de la folie, malade et affamé, ses actes deviennent de plus en plus mécaniques: trouver un reste de nourriture même pourri, fuir d'un endroit à l'autre, dormir dans des trous froids et humides, risquer la découverte, fuir les lance-flammes de l'exterminateur qui purgent le

ghetto et les alentours. Et le pianiste reste notre observateur solitaire des horreurs qui l'entourent.

Polanski montre ici qu'il arrive encore à être le réalisateur génial qu'il fut avec "Tess", "Rosemary's Baby" ou "Chinatown". En tant que Polonais-Juif il partage l'épreuve de Szpilman: Polanski a survécu les horreurs nazies dans le ghetto de Cracovie, tandis que sa mère était assassinée dans un camp de concentration. Faire un film sur l'holocauste lui a toujours été un projet cher. Il a pourtant refusé l'offre de réaliser "Schindler's List", qui se jouait en partie à Cracovie. Il a préféré montrer sa vue de l'enfer nazi avec un peu plus de recul personnel, en partant de l'autobiographie de Wladyslaw Szpilman.

des jusqu'à présenter, vers la fin, les ruines grisâtres du ghetto: un monde presque surréaliste, fumant, dépourvu de vie - à l'exception du pianiste, qui cherche une nouvelle cachette dans les ruines et tombe dans les mains de l'ennemi.

Et c'est là que Polanski nous présente une des scènes les plus fortes du film, aussi au point de vue réalisation: la rencontre du pianiste juif et de l'officier allemand qui, las de la guerre, se laisse emporter par la performance musicale de Szpilman sur un piano délaissé. Le réalisateur a ôté tout le superflu de la scène, raconte plus par le silence, parle à travers les actes, les gestes et les regards, pour clôturer le film sur un ton optimiste. Un chef d'oeuvre à voir absolument!

Sylvie Bonne

Détails authentiques

Polanski reste un homme du détail. Il a fait reconstruire le ghetto dans les studios de Babelsberg à Berlin et a préféré engager bon nombre d'acteurs non-professionnels pour donner au film un aspect plus rude. C'est dans les détails qu'il fait couler ses propres expériences: une phrase entendue, un geste observé jadis ou un décor de ses souvenirs, nourrissent l'authenticité de son oeuvre. Il présente le sujet de façon sobre, sans adoucisseurs cinoches, sans pathos. Polanski aime utiliser les teints: baigner en brun une scène de famille au début du film quand la terreur commence à s'infiltrer, déteindre les extérieurs ou opter pour des couleurs froids

Pour les amateurs de livres :
"Le Pianiste - L'extraordinaire destin d'un musicien juif dans le ghetto de Varsovie, 1939-1945" de Wladyslaw Szpilman. Ed. Robert Laffont.



La musique peut-elle vous faire oublier tout? Adrien Brody dans "The Pianist" de Roman Polanski.

CASINO

Dynamiques du pouvoir

"Power": une exposition qui engage une réflexion sur les rapports de force et de pouvoir dans le monde contemporain.

Imaginez un bâtiment circulaire où un seul individu aurait la possibilité d'observer et de surveiller des centaines de personnes sans être observé lui-même. Un tel mécanisme de surveillance met en évidence l'autorité d'une personne détenant le pouvoir suprême ainsi que l'attitude de soumission forcée des sujets. Ce projet utopique appelé 'Panopticon' a été pensé par le juriste et philosophe anglais Jeremy Bentham (1748-1832) et était destiné "aux établissements dans lesquels des personnes de toutes origines sociales doivent être soumises à une surveillance constante comme c'est le cas des pénitenciers, des prisons, des usines, des ateliers, des hospices, des lazarets, des manufactures, des hôpitaux, des asiles d'aliénés et des écoles".

Aujourd'hui, une maquette du "Panopticon", réalisée par l'artiste néerlandais Rem

Koolhaas en 1979, est exposée dans le hall d'entrée du Casino. Loin de l'anachronisme, elle invite à repenser les mécanismes de contrôle dans notre société contemporaine: surveillance par des caméras vidéo, contrôle satellite, écoute des lignes téléphoniques, etc.

La maquette sert d'introduction à l'exposition "Power" qui réunit des oeuvres d'artistes internationaux regroupées autour du thème du pouvoir. Un fusil emballé dans un sac en plastique transparent (Jens Haaning), une représentation démesurée du dollar américain (Jessica Diamond), le sarcophage de Napoléon 1er (Julian LaVerdière), ne sont que quelques exemples d'oeuvres qui désignent une forme particulière du pouvoir, qu'il soit militaire, économique ou politique, et de ses multiples champs d'action. Outre l'action en soi qu'implique la noti-

on de pouvoir, sa représentation figurée et figurative passe souvent par le biais de l'image. On a tout-tes en mémoire les grandioses galeries de portraits de rois, de papes, de présidents, et qui sont depuis l'antiquité la plus ancienne représentation du pouvoir. Les artistes Clegg & Guttman poursuivent cette longue tradition du portrait en photographiant les membres du sénat allemand. Rien n'indique a priori qu'il s'agit d'hommes influents, si ce n'est la mise en scène dramatique (personnages vêtus de noir, sur un fond sombre, leurs visages éclairés par une lumière du clair-obscur) qui confère autorité et respect à ces personnages.

Images et pouvoirs

L'installation vidéo "Ritual I" de Peter Bogers se compose de 12 moniteurs disposés en cercle et qui montrent des

scènes de violence issues de films d'action. Fusillades, agressions, meurtres, orchestrés par l'industrie de rêve hollywoodienne, captent l'attention du spectateur et illustrent l'impact et le pouvoir de l'image.

Dans sa série de photographies "The Omega Suites", Lucinda Devlin montre des chambres de mise à mort qu'elle a photographiées dans différentes prisons des Etats-Unis. Dans ces chambres vides et "clean", inondées d'une lumière artificielle, la mort "légale", instrumentée par la justice américaine, a fait ou fera irruption.

L'oeuvre de Rudolf Herz se veut plus provocante. Il a placardé sa salle d'exposition alternativement avec les portraits de Duchamp et de Hitler, deux figures clés du 20ème siècle agissant dans les champs d'action radicalement opposés de l'art et de la politique. L'introduction du journal d'exposition pose la question ouverte: "Que serait le 20ème siècle si Hitler n'avait pas été refusé à l'académie d'art de

Munich avant de s'engager dans la politique?"

Les oeuvres présentées permettent des degrés d'interprétation et des champs d'association multiples. Le journal de l'exposition contient des textes des curateurs Enrico Lunghi et Doreet LeVitte Harten, ainsi que des analyses détaillées des différentes oeuvres.

Nadine Clemens

A voir jusqu'au 1er décembre 2002, Casino forum d'art contemporain.